

Il ne faut pas perdre le cœur

Conseils du pratiquant

Le bouddha vivant Lian-sheng

Sheng-yen Lu

Il ne faut pas perdre le cœur

Conseils du pratiquant

Traduit du chinois
par Sandrine Fang

Copyright ©
Le bouddha vivant Lian-sheng
Sheng-yen Lu
2007



Préface de l'auteur

Le dieu de la rivière Tachia

Il y a un an, j'habitais au bord de la rivière Tachia.

Quand l'automne arriva, beaucoup de ruisseaux petits et grands convergèrent vers ce cours d'eau dont le lit étroit devint particulièrement large et submergea des pierres habituellement à sec.

Je me tenais debout sur la rive et regardais le courant qui murmurait.

En un instant, il répandit un faisceau de lumière et mon corps et mon esprit éprouvèrent un grand sentiment.

Le dieu de la rivière Tachia se montra. Parmi toutes les divinités, il possède l'image la plus digne et la plus grave, la couleur divine la plus éclatante, les parures de tête les plus majestueuses. La lumière irradiée par son corps se répandit aisément comme un nuage flottant, comme une eau courante magnifiquement multicolore et combien merveilleuse !

Le dieu de la rivière me demanda :

– Qui êtes-vous ? Pourquoi avez-vous de la lumière sur votre corps ?

– Je suis le bouddha vivant Lian-sheng, Sheng-yen Lu, dis-je en donnant mon nom et mon titre.

– J'en ai un peu entendu parler.

Je m'exclamai, plein d'admiration pour lui :

– La lumière de votre corps est vraiment jolie !

Il répondit :

– La lumière de mon corps est en mesure d'illuminer de cette montagne-ci vers cette montagne-là, et elles prendraient alors une couleur dorée qui est unique au monde



et que l'on ne trouve absolument pas chez le commun des mortels.

– C'est vrai, je le sais, acquiesçai-je.

Le dieu de la rivière continua :

– Bouddha vivant Lian-sheng, Sheng-yen Lu, vous connaissez un peu la célébrité, mais ce n'est qu'une toute petite lumière de luciole !

– Vraiment ?

Il secoua la tête :

– Le renom ne reflète pas toujours la réalité !

Je lui annonçai :

– Vous ne devez pas voir uniquement mon apparence, regardez bien mon cœur.

Le dieu de la rivière contempla mon cœur et vit une masse de lumière éclatante, si blanche et si éblouissante qu'elle ne laissait pas deviner son extrémité. Le ciel n'existait pas, il n'y avait plus de terre, ni de montagnes ni de fleuves, c'était carrément un océan de lumière.

Il fut épouvanté :

– Qu'est-ce que c'est ?

– L'océan de la grande lumière de Vairocana, répondis-je.

Le dieu de la rivière tira la langue, ne pouvant plus la garder rentrée :

– Pour employer une expression proverbiale, possédant un tout petit éclat de lumière, on se considère déjà comme à la première place au monde ; celui dont je parle est justement moi-même. J'ai entendu dire que la lumière du roi céleste Brahmâ était la plus grande, et que les êtres

divins du Ciel Akanishtha estimaient que les leurs étaient les plus extraordinaires. Ayant vu aujourd'hui l'océan de la grande lumière de Vairocana, j'ai enfin compris qu'il y a des hommes forts ailleurs que chez les hommes forts, qu'il y a d'autres cieux en-dehors des cieux, ce qui peut effectivement être considéré comme innombrable, infini ; je suis finalement conscient de ma petitesse, de mon ignorance. Si je ne vous avais pas rencontré, je serais la risée des connaisseurs.

Je dis au dieu de la rivière :

– Ceci est le *dharma* suprême !

– Qu'est-ce que le *dharma* suprême ? demanda-t-il.

– Le cœur, répondis-je.

– Le cœur ? Toute pratique de la perfection concerne le cœur.

– Ce n'est pas faux. Mais il s'agit exactement du cœur qui est la nature de bouddha, inaltérable comme le diamant, tout à fait comme le grand soleil dont la lumière est infinie, étendue, sans borne. Notre cœur est originellement propre, si la mauvaise pensée n'est pas engendrée, toutes les lumières s'y manifesteront d'une manière naturelle.

– Pourquoi la lumière est-elle soit grande, soit petite, soit forte, soit faible, et pourquoi certains êtres n'en renferment-ils pas ?

Je répondis :

– Le cœur qui est la nature de bouddha, inaltérable comme le diamant, est dissimulé seulement par le nuage noir des Cinq Agrégats ; cela ressemble au grand soleil qui, étant dissimulé par le nuage, ne peut répandre la lumière.



Ceux qui sont ténébreux ne renferment donc pas de lumière. Les nuages se distinguent par l'épaisseur et la finesse, par l'intensité et la faiblesse, par la grandeur et l'étroitesse. Ah, ces nuages noirs représentent justement la ruée sur le profit, l'ennui, les pensées dépravées et toutes les visions injustes !

Le dieu de la rivière comprit enfin :

– Tout est fabriqué par le cœur.

Finalement, il me pria de composer un livre concernant le cœur !

J'ai accepté sa sollicitation, et ce livre est précisément *Il ne faut pas perdre le cœur*.

Les coordonnées de l'auteur :

Le bouddha vivant Lian-sheng,
Sheng-yen Lu

17102 NE 40th Court
Redmond, WA 98052
U. S. A.



La tragédie du palais impérial

J'ai écrit quelques mots sur le palais impérial de Pékin, (la Cité interdite). Ce que j'ai décrit se différencie de ce que les gens voient habituellement.

La visite de la Cité interdite est en fait l'admiration des palais du temps passé.

C'est un lieu heureux, mais aussi tragique.

Les murs impériaux se dissimulent intensément, qui peut paraître en public ?

Les visages des empereurs des dynasties Ming et Ching ont disparu.

On ne voit pas non plus le visage des parents impériaux.

Un avant-toit d'un palais se joint à un autre.

Une tragédie succède à une autre.

J'ai quelque chose à dire.

Où est l'empereur Ch'ung-chen ?

L'impératrice Chen ?

Et P'ou-yi ?

Il ne reste que des bâtiments disposés en rangs serrés et alignés comme les dents d'un peigne.

La lune se suspend clairement et distinctement au-dessus de la ville isolée.

[...]

Lorsque je me promenais dans le palais impérial, j'étais sous le coup de l'émotion. Ce lieu laissé par l'Histoire renferme des anecdotes qu'on relate sans fin et qui sont évidemment grandioses, magnifiques, fortes et impressionnantes. Personnellement, j'étais enivré par l'ambiance du palais impérial, par les faits réels mais aussi imaginaires.



On peut se figurer les conflits violents qui ont eu lieu dans cet endroit, toutes les actions acerbes, viles, malhonnêtes, et les combats engagés exprès pour détruire l'adversaire. Il y a eu des menteurs, des voleurs, des hypocrites, des malfaiteurs...

Or, dans le grand courant de l'Histoire, les empereurs, les centaines d'officiers civils et militaires, les parents impériaux, les impératrices et les concubines impériales, ayant vécu des intrigues soit insipides, ordinaires et banales, soit hautaines et distinguées, sont tous rentrés dans l'inconstance de la vie courte et douloureuse à l'effet prodigieux.

Ils ont laissé des anecdotes historiques diverses et colorées. L'image du palais impérial du temps passé et le brouhaha des hommes en effervescence ne se sont pas dispersés très longtemps.

Car le palais impérial d'aujourd'hui s'emplit pareillement du brouhaha des hommes, qui ne se disperse jamais très longtemps. C'est la tragédie du palais impérial.

*

Dans l'état sphérique du séjour des ténèbres, je rencontraï l'empereur Ch'ung-chen et je lui posai une question fort stupide :

- Pourquoi avez-vous fait une tentative de suicide ?
- J'étais dans une extrême souffrance !

– Bien qu'elle fût extrême, il fallait tout de même vivre avec signification.

– Il ne me restait que deux chemins.

– Lesquels ?

– Le suicide ou l'assassinat.

– Et vous avez choisi...

– Le suicide est un peu plus majestueux ! expliqua l'empereur Ch'ung-chen. Je ne manquais pas de courage, je n'avais pas peur, je n'avais pas d'ennui, c'était le destin, c'était le sort douloureux d'un souverain. Quand la fatalité arriva, je choisis l'abandon de la vie d'une manière majestueuse.

Ayant entendu cela, mon cœur fut saisi de tristesse.

Dans l'état sphérique du séjour des ténèbres, je rencontrai encore un petit paysan qui s'était suicidé.

Je lui posai la même question :

– Pourquoi avez-vous fait une tentative de suicide ?

Il répondit :

– La vie était trop ennuyeuse.

– De quoi vous ennuyiez-vous ?

– De l'argent !

– Ah ! l'argent, il suffit d'en gagner !

– Mes dettes n'étaient pas faciles à rembourser par ce que je pouvais gagner. Les créanciers approchaient de ma porte, des personnes insistantes me pressaient. En face de cette difficulté, il ne me restait plus qu'à choisir d'abandonner la vie. À cet instant-là, le plus facile était la mort. Les yeux fermés, j'ai voulu la fin de la vie et aussi de toute chose. C'était trop difficile de vivre.



Ayant entendu cela, je me trouvai dans l'ignorance complète.

Je marmonnai :

– Serait-il possible qu'il n'y eût pas un second chemin ?

Le paysan m'interrogea :

– Y avait-il un autre chemin ?

À cet instant, je n'arrivai pas à répondre à la question.

*

Récemment, j'ai étudié la question du suicide, j'ai constaté que c'était un problème incontournable. Je trouvais autrefois que les suicidés étaient en majeure partie des idiots et qu'ils étaient soit incompréhensibles, soit confus. Mais, il ne s'agit pas uniquement de cela.

Par exemple, le cas de l'empereur Ch'ung-chen.

Je demandai à tout le monde :

– Si vous étiez l'empereur Ch'ung-chen, quelle serait votre réaction ?

– Ce serait bien difficile de ne pas se suicider, le suicide serait en revanche plus facile.

Renoncer à la difficulté et choisir la facilité, c'est un sentiment commun de l'homme.

Évidemment, ceux qui s'opposent au suicide disent probablement : « Que c'est merveilleux d'être en vie ! » « Si on est en vie, il y a encore un espoir. » Mais, la situation de l'empereur Ch'ung-chen était la suivante : des soldats assiégeaient le bas de la forteresse, ses parents

étaient tous tués, des centaines d'officiers civils et militaires se trouvaient soit assujettis, soit morts, la situation était sans issue.

Était-ce vraiment merveilleux d'être en vie ? Étant en vie, y avait-il encore un espoir ?

J'essayais de dénouer la situation de l'empereur Ch'ung-chen. J'applaudissais et éclatais de rire, car : « On demeure si on a une affinité prédestinée, on s'en va si le facteur conditionnant est absent, on laisse le vent frais accompagner le nuage blanc. » Toutes les affaires et les choses de ce bas monde sont déterminées par l'affinité prédestinée.

L'empereur Ch'ung-chen monta sur le trône à l'âge de seize ans et s'efforça d'agir pour le bien de son empire. Malheureusement, la puissance de celui-ci s'affaiblissait, les abus invétérés étaient trop nombreux, et à cause de ses efforts, l'empereur Ch'ung-chen se trouvait épuisé ; tout ce qu'il aurait pu entreprendre, il l'avait déjà réalisé. La dynastie Ming était dans ses mains avec le sort de l'empire, mais lui-même regrettait pourtant d'être né dans la famille impériale. Cependant, sa naissance et la marche sur le chemin de sa vie était aussi l'action du destin. Qui abhorrerait-il ? Il ne pouvait exécrer aucune personne. La religion bouddhique dit : « Chaque boire et chaque manger sont déterminés par le Ciel. Étant donné que c'est un sort déterminé, il vaut mieux applaudir et éclater de rire. »

Le bouddhisme dit d'être en accord avec les facteurs qui conditionnent les situations, et la mort de l'empereur



Ch'ung-chen était tout à fait en accord avec les facteurs conditionnés.

Lors de l'agonie, il est bien difficile de garder la tranquillité de l'état d'âme. Cependant, si quelqu'un prend l'attitude de l'attachement au monde pour labourer sa vie, s'il tient l'absence de désir et de demande tout en adoptant l'attitude du renoncement au monde, il pourra effectivement se transcender et se délivrer de ce monde de poussière ; il pourra être en accord avec les facteurs conditionnant la souffrance et la joie, l'obtention et la perte. Ah ! l'état qui est en accord avec les facteurs conditionnés est incomparablement merveilleux !

À cet instant, se consacrer tout entier au suicide, en s'accompagnant d'un rire éclatant ! se consacrer tout entier à l'assassinat, en s'accompagnant d'un fou rire !

Ce qui est exactement la rencontre, l'adaptation, l'accompagnement et la réjouissance de l'état s'accordant avec les facteurs conditionnés.

Les questions du facteur conditionnant et de la causalité sont absolument difficiles à imaginer.

N'importe qui sait que le destin est inconstant. Quand un individu est au sommet de sa vie, il arrive souvent que l'infortune lui arrive déjà discrètement. Le bonheur est le malheur et le malheur est le bonheur ; le bonheur et le malheur sont interdépendants.

Lors de l'apparition d'une calamité, alors, serrez les dents et demeurez fermement résolu ! Retenez vos larmes dans les yeux ! Essayez d'arracher le poignard planté dans votre dos, cherchez à dépasser les ombres inanimées et les

abîmes ténébreux, tâchez de ressusciter après un bain de feu, efforcez-vous de vous délivrer de l'effroi et de la crainte.

La ruine du pays, la destruction de la famille, la perte du renom, l'anéantissement de la richesse... L'espoir d'une vie est totalement défait et enterré.

À ce moment, l'homme éveillé devrait ainsi méditer : c'est un sort déterminé par le Ciel, c'est le sort de soi-même, c'est justement à l'arrivée à un tel état qu'il y a en cela un sens allégorique, une signification profonde qui peut servir à alerter le genre humain. Quand tous les efforts deviennent une pure perte, que tout est réduit en cendres et s'enfonce dans la profondeur de la boue, dans ce cas-là justement, l'homme comprend :

Recevoir l'inconstance avec calme, avec sérénité,
Le « non-moi » est une évidence de la vie,
L'état de confusion, l'état halluciné, l'avoir et l'absence, l'obtention et la perte, tous sont pareils et font partie du *nirvâna*.

*

Quand je passai par le palais impérial, je pensai également à la tragédie d'un éminent bonze. Celui-ci qui avait déjà obtenu la Voie, possédait le pouvoir libre et surnaturel, pouvait traverser le mont des Cinq Agrégats et franchir le fleuve de vie et de mort, tous ses *karma* ne



contraignaient pas son propre Dharmakâya (corps de la Loi).

La caractéristique du corps de la Loi est l'absence de naissance, d'extinction, d'augmentation, de diminution, de souillure, de pureté, de bien, de mal, d'aller, de retour, de vrai et de faux...

Cet éminent bonze avait examiné ses propres facteurs conditionnés et remarqué qu'il n'avait pas encore fini un *karma* d'assassinat.

Alors, il dit adieu à ses disciples ! Il quitta son temple ! Il fit toutes ses recommandations et s'en alla sans emmener aucun serviteur ! Il se dirigea vers une autre ville lointaine. Et dans cette ville, il fut assassiné par un bandit étranger ! Tous ses facteurs karmiques étaient finis ! Il pouvait accepter l'assassinat avec sourire !

Je conçus soudain le sens profond révélé par l'assassinat de l'empereur Ch'ung-chen ! Je compris brusquement le consentement délibéré du bonze éminent !



Le changement et l'immuabilité

Un disciple vint me poser cette question :

– Maître vénérable, la nature de bouddha est immuable ou changeante ?

(C'était une grande question.)

Je ne répondis pas et restai silencieux.

Le disciple me demanda de nouveau :

– Maître vénérable, le savez-vous ?

Je dis :

– Allez consulter un dossier officiel de l'école du Zen, concernant les questions et réponses données réciproquement par les maîtres de contemplation San-tsang et Hui-hai, et vous aurez la réponse.

Ce disciple se toucha la tête et s'en alla pour faire lui-même la lecture.

Ce dossier officiel de l'école du Zen consigne que le maître de contemplation San-tsang demanda au maître de contemplation Hui-hai :

– Je vous prie de me dévoiler si la nature de bouddha est changeante ?

Le second répondit :

– Elle est changeante.

Le premier continua :

– Vous avez mal dit, la nature de bouddha est immuable.

– Je n'ai pas tort, seulement vous n'avez pas de nature de bouddha ! répliqua Hui-hai.

– Qui a dit que je n'avais pas de nature de bouddha ? demanda San-tsang sans comprendre. Tous les êtres vivants possèdent bien la nature de bouddha.

Le maître de contemplation Hui-hai répondit :



– Si on dit que la nature de bouddha est immuable, comment peut-on transformer l'avidité, la colère et l'ignorance en précepte, méditation et sagesse, les Six Consciences en Six Pouvoirs surnaturels, l'ennui en *bodhi*, la stupidité en *prajñâ* (sagesse). Si l'Ultime Réalité est immuable, aucun élément ne peut donc se transformer, n'est-ce pas ?

Le maître de contemplation San-tsang en fut réduit à ne pouvoir répondre.

Il dit finalement :

– À voir cela, la nature de bouddha qui est l'Ultime Réalité est changeante.

Le maître Hui-hai tourna immédiatement la parole subtile :

– La nature de bouddha est immuable. Est-ce que la nature changeante de bouddha peut être considérée encore comme la nature de bouddha ?

Le maître San-tsang ne put se contenir :

– Une fois, vous avez dit changeante, une fois immuable, quelle en est la raison alors ?

Le maître de contemplation Hui-hai repartit :

– À savoir, un homme éveillé, après avoir aperçu la nature de bouddha, comprend donc la relation de celle-ci avec toutes les choses. Qu'importe le changement ou l'immuabilité, tous sont de la nature de bouddha. Inversement, pour ceux qui ne voient pas la nature de bouddha, celle-ci n'est ni changeante, ni immuable.

Après une réflexion et encore une autre, le maître de contemplation San-tsang poussa une grande exclamation !



Le thème du changement et de l'immutabilité me fait penser à trois questions.

Un maître de la Loi qui était déjà entré en religion vint me demander un renseignement :

– Nous sommes entrés en religion et habitons dans le temple Ling Shen Ching Tze : tous les jours nous faisons le ménage, recevons les visiteurs, faisons la cuisine et les courses, etc. Nous, étant si occupés, n'avons même pas de temps pour la pratique personnelle. Est-ce correct ainsi ?

Un autre maître de la Loi qui était déjà entré en religion me questionna :

– Il y a un certain maître de la Loi qui habite au temple Ling Shen Ching Tze. Il s'assied toute la journée dans sa chambre de méditation, il ne balaie pas le jardin, il ne récite ni le *sûtra*, ni le livre de pénitence ; il ne travaille pas, et ne bouge pas, sans égard pour quiconque. Il a dit qu'il pratiquait la méditation, ne voulant pas être dérangé par les gens extérieurs. Un tel maître de la Loi, sauf le temps du repas, ne fait rien que la pratique de la méditation. Est-ce correct ainsi ?

Des maîtres de la Loi discutèrent entre eux.

L'un exprima :

– L'ermitage devrait se trouver dans la profondeur de la montagne !

Un autre énonça :



– L'hermitage devrait se trouver dans la ville !

Un autre encore dit :

– Serait-ce correct de tourner fortement la roue de la Loi dans ce monde de poussière ?

D'autres interrogèrent :

– Serait-ce correct de se mettre perpétuellement en retraite religieuse en ne s'attachant jamais au monde ?

Je dis sincèrement et concrètement à tout le monde : tous ces doutes sont de la question du cœur. Pour celui dont le cœur est aisé et délivré de toute entrave, pour n'importe quelle entreprise, dans n'importe quel environnement, il a toujours la maîtrise de lui-même et des opinions éminentes. Pour n'importe quel ouvrage, un tel individu a toujours raison.

Autrement dit, celui dont le cœur n'est pas aisé, ni délivré de toute entrave, quel que soit le travail qu'il fasse, il se trouve renversé, entravé, ennuyeux. Un tel individu ne peut tourner le *dharma* et ne voit pas encore la nature de bouddha !

Je dis à tout le monde : sous le ciel, pour tous les grands doutes, les grandes questions du changement et de l'immuabilité, du mouvement et de la tranquillité..., la réponse est : « Est-ce que votre cœur est aisé ? Est-ce que votre cœur est délivré ? Le cœur unifie le tout, l'apparition du cœur fait apparaître toutes sortes de *dharma*. »



Le bhiksu purifié

Dans le bouddhisme, les bonzes s'appellent en sanscrit *bhiksu*, et les bonzesses *bhiksuni*.

Le mot *bhiksu* renferme trois significations :

1. La destruction de la perversité : ne faire aucun mal, pratiquer toutes les vertus ; purifier son corps, sa parole et pensée.
2. Le moine mendiant : en haut, il demande le Fruit de Bouddha, en espérant obtenir la sagesse du Tathâgata ; en bas, il secourt les êtres vivants, en espérant que tous acquièrent et réalisent le Fruit de Bouddha.
3. La suppression du démon : si c'est une véritable entrée en religion, le démon céleste et la religion hétérodoxe seront terrorisés ; la suppression du démon ne concerne évidemment pas uniquement ceux de l'extérieur, il s'agit parfois du démon des Cinq Agrégats de son propre cœur.

Personnellement, j'ai remarqué que les gens contemporains, pour s'exercer à la pratique de la perfection, renoncent totalement à l'attachement au monde et se dirigent vers le renoncement au monde en devenant un *bhiksu* purifié. Évidemment, c'est un bon choix.

En effet :

La vie est courte et douloureuse, les ennuis sont abondants.

Les Trois Mondes ne sont pas tranquilles et ressemblent à une maison en feu.

Le monde humain s'emplit de douleurs, de vide, d'inconstance.



Le *bodhisattva* Samantabhadra dit : « On vit un jour, la vie diminue d'un jour ; quand l'eau s'évapore un peu chaque jour, quel est alors le plaisir pour le poisson ? »

Cette vie présente s'appuie sur la lumière de l'éclair et l'étincelle d'un silex.

La vie ressemble à l'illusion, à l'ombre d'une bulle.

Le bouddha Sâkyamuni a dit ainsi :

Le fait de quitter ses parents et d'entrer en religion, pour connaître le cœur, atteindre le principe et comprendre le *dharma* non conditionné, s'appelle *śramana* (religieux). Observer constamment les deux cent cinquante préceptes, purifier l'action et le repos et pratiquer les quatre véritables vertus de la Voie permettent d'atteindre l'état d'arhat. Celui-ci est capable de s'envoler, de se transformer, la durée de sa vie est un *kalpa* illimité, demeure entre le Ciel et la Terre et peut les émouvoir.

Dans le bouddhisme, les gens se font bonze ou bonzesse, ils quittent leurs familles laïques, se rendent aux centres bouddhiques du Bouddha, du *dharma* et de la *sangha*, et n'entreprennent plus les affaires mondaines.

Les affaires mondaines sont :

1. La famille.
2. Les proches et les enfants.
3. L'entreprise.

Pourquoi ne les entreprennent-ils plus ? Car celles-ci amènent chacune des ennuis et des disputes et que beau-

coup d'agacements peuvent s'y produire. Par conséquent, pour couper l'ennui, pour la formation du vœu de *bodhi*, pour comprendre leur propre nature de bouddha, ils se dirigent vers la voie du renoncement au monde.

J'estime personnellement ceci : les gens qui s'attachent au monde, perdent facilement leur cœur. Les gens qui renoncent au monde, mettent assidûment en pratique les préceptes, la méditation, la sagesse, et éteignent l'avidité, la colère, l'ignorance, autrement dit, ils pratiquent le *dharma* interne.



Quelqu'un me demanda :

– Faut-il entrer en religion pour pratiquer la perfection et la culture du cœur ?

Je répondis :

– C'est très bien de pouvoir entrer en religion. Cependant, il existe toutes sortes de raisons qui nous en empêchent ; dans ce cas-là, il suffit que le cœur seul entre en religion.

– Que le cœur entre en religion. De quoi s'agit-il ?

– Bien que la personne n'entre pas en religion, son cœur est purifié, et c'est alors qu'il entre en religion.

– Comment purifier le cœur ?

Je fis cette réponse :

– Le cœur est le *dharma* non conditionné.

– Qu'est-ce que le *dharma* non conditionné ?



– L'action non conditionnée est précisément le *dharma* non conditionné, expliquai-je. L'action non conditionnée, à dire simplement, c'est s'efforcer de réaliser toute acte quelconque, mais il ne faut pas calculer le résultat bon ou mauvais, ni le garder au cœur, insistai-je.

Je continuai :

– Si on veut obtenir la sagesse du Tathâgata, il faut voir directement sa nature propre. Celle-ci se réfère à un homme délivré des illusions, inoccupé et inactif. Le cœur qui se trouve dans l'état de tranquillité, d'inoccupation et d'inaction, d'action non conditionnée, est le cœur purifié qui entre en religion.

– Si profond et insondable !

Je repartis :

– C'est le *dharma* du cœur.

Pour dire franchement, mon esprit (mon esprit originel) est en mesure de voyager partout, il est capable de s'envoler librement dans l'espace des Dix Mondes du *dharma*, et beaucoup de choses peuvent être réalisées à mon gré ; je suis maître de finir le cycle de mes existences. Si quelqu'un est maître de sa propre naissance et aussi de sa propre mort, quand son corps charnel est détruit, il peut transmigrationner dans un autre corps, il est alors un véritable bouddha vivant.

Mon titre est le bouddha vivant Lian-sheng, dont la véritable signification est la suivante :

1. Bouddha : le symbole de la sagesse du Tathâgata.
2. Vivant : le cœur se joue de tout, le cœur est le maître.
3. Lian : le pratiquant purifié du lotus.

4. Sheng : l'incarnation dans le Monde Sahâ.
« *Om Mani Padme Hum.* »



**L'esprit puissant de la statue de
Padmakumara se manifeste**

Chang Sen, disciple de l'école du Vrai Bouddha, pratiquait la méthode du gourou yoga, et il avait une correspondance avec sa déité personnelle. Dans un rêve, il vit de ses propres yeux le gourou-racine qui lui offrait de l'eau d'onction.

Après avoir fait ce rêve, il disait qu'il avait complètement changé.

Aussitôt après avoir lu des livres canoniques, voilà qu'il était capable de les mémoriser.

Pour les phrases au sens difficile des *sûtra* bouddhiques qu'il n'avait pas comprises autrefois, il pouvait dorénavant les saisir totalement, aussitôt lues, aussitôt assimilées.

Il avait eu une petite tumeur grosse comme un éclat de verre sous un bras, et, après avoir reçu l'eau d'onction, elle se réduisit automatiquement, devint de plus en plus petite, presque invisible, et elle disparut véritablement et complètement.

Il arriva également un autre événement très important.

Chang Sen demanda au gourou-racine :

– Est-ce que je pourrai renaître à la Terre pure ?

Le gourou-racine répondit :

– Renaître absolument à la Terre pure !

Le soir même, Chang Sen se rendit en personne à la Terre pure de Padmakumara, vit de ses yeux le Maha Étang au Double Lotus et ressentit une joie excellente et merveilleuse ; cette affinité du *dharma* était exceptionnelle, extraordinaire !



Cette visite personnelle à la Terre pure de Padmakumara, cette vision personnelle du Maha Étang au Double Lotus, Chang Sen estima lui-même qu'elles n'étaient pas un rêve, mais la réalité claire et distincte !

Cette affaire fut relatée à Chang Ch'uan, le père de Chang Sen. Malheureusement, il était connu pour son ton tranchant. Son fils le dépeignait comme ayant toute sa vie préconisé ceci :

1. Ne croire qu'à l'argent.
2. Les esprits divins et les spectres n'existent pas.
3. Le paradis et l'enfer n'existent pas.
4. La religion n'est que mensonge.
5. L'être humain, comme tous les autres animaux, n'existera plus après sa mort.

Chang Sen voulait exercer une influence sur son père par la correspondance de sa pratique, pour qu'il puisse prendre refuge auprès du bouddha vivant Lian-sheng, Sheng-yen Lu. Cependant, tout effort était vain. Chang Ch'uan se moquait par contre de son fils en considérant qu'il agissait sous hypnose.

– La réduction de la tumeur est un fait réel ! rétorqua Chang Sen.

– C'était une coïncidence, réfuta Chang Ch'uan.

– Je saisis le sens de tous les *sûtra* bouddhiques ! répartit le fils.

– Il est naturel qu'on les comprenne après une longue lecture, continua le père.

– Et la visite personnelle au Maha Étang au Double Lotus !

- On y pense tellement la journée, qu'on en rêve la nuit.
- Ce n'était pas un rêve !
- Comment le prouves-tu ?

Le père et le fils se disputèrent pied à pied et se séparèrent fâchés.

Un jour, Chang Sen sortit. À son retour, il constata que la statue de Padmakumara installée dans son autel divin avait disparu. Il se dit que c'était certainement Chang Ch'uan qui l'avait volée pendant son absence. Il alla trouver son père qui reconnut son geste en inclinant la tête, et il lui demanda alors de lui rendre la statue du révérend maître Padmakumara.

- Sous l'effet de la colère, je l'ai cassée, dit Chang Ch'uan.

- Comment ça ?

- Pour détruire la superstition, dit le père fort de son droit.

- C'est un péché !

- Je ne crains rien, répliqua Chang Ch'uan.

Chang Sen était très triste, car devant cette statue de Padmakumara installée il y a plus de dix ans, le matin et le soir il faisait des offrandes, se prosternait, récitait le *sûtra*, priait, pratiquait le *dharma*... La statue de Padmakumara à laquelle son cœur était attaché, avait été aujourd'hui brisée par son père. Pourtant, c'était son père, il devait avoir de la piété filiale et lui obéir. Il ne lui restait qu'à se contenir sans mot dire, ainsi qu'à se procurer de façon révérencieuse une autre statue en bronze de Padma-kumara pour l'installer et lui faire des offrandes.



Chang Sen redoutait la sanction qu'éprouverait son père qui avait brisé la statue de Padmakumara.

Cependant, rien ne se passa. Chang Ch'uan se portait bien. Chaque fois qu'il rencontrait son fils, il disait alors :

– Tu vois, il est correct de détruire la superstition.

Et Chang Sen restait comme frappé de mutisme.

Après le cela, environ un an plus tard, à cause d'une hypertension, Chang Ch'uan fut frappé d'apoplexie, il s'évanouit et fut hospitalisé, sans connaissance.

L'âme de Chang Ch'uan arriva au séjour des ténèbres, au royaume des morts, et il fut détenu par des soldats en s'agenouillant devant le roi Yama qui était extrêmement rigoureux.

– Insulter et détruire une image sainte, vous êtes condamné au Grand Enfer !

– L'enfer existe-t-il vraiment ? demanda Chang Ch'uan saisi d'effroi.

– Comment n'existerait-il pas ? Les six consciences de tous les êtres vivants fabriquent des *karma*, l'incitation aux sanctions karmiques provient des Six Racines, ce qui est exactement l'enfer. Ceux qui commettent au plus haut point les mauvais *karma* entrent dans l'Enfer Avîci. Ceux qui font toutes sortes de *karma* des Six Racines déchoient dans l'Enfer Sans Intervalle. Ceux dont le corps, la parole et la pensée commettent l'assassinat, le vol ou la débauche, tombent dans les Dix-huit Grands Enfers. Ceux qui ne commettent qu'un mauvais *karma* descendent dans les Trente-Six Enfers. Ceux dont l'une des Six Racines fait le mal entrent dans les Cent Huit Enfers.

– Comment compter le temps en enfer ?

Le roi Yama précisa :

– Un jour et une nuit en enfer valent seize mille deux cents ans de ce bas monde.

Chang Ch'uan eut la gorge nouée :

– Si on déchoit dans l'enfer, la date de la sortie sera inatteignable !

Quand Chang Ch'uan fut sur le point d'être transféré dans un enfer, un individu apparut dans le tribunal. À sa vue, le roi Yama descendit tout de suite de son siège et l'accueillit révérencieusement.

Dès que Chang Ch'uan le vit, il eut un soubresaut ! Car cette personne n'était autre que le bouddha vivant Lian-sheng, Sheng-yen Lu. Celui-ci dit au roi Yama :

– Cette personne est le père d'un de mes bienfaiteurs. Bien qu'il n'aime pas mon image et ait détruit ma statue, il n'a pas fait de grandes malversations en temps ordinaire, seulement une faute d'ignorance. Je ne voudrais pas l'abandonner et j'espère que le roi Yama aura de la clémence et lui offrira la permission de retourner au monde de la lumière.

Le roi Yama répondit :

– Étant donné qu'il a détruit votre image, et que pourtant vous demandez pour lui une indulgence, je vais l'effectuer naturellement en suivant l'indication du bouddha vivant.

Ayant entendu cela, Chang Ch'uan eut une grande joie au cœur et ne put s'empêcher de s'écrier :



« *Om. Goulou. Lianshen. Siddhi. Rom.* » (Transcription phonétique.)

Chang Ch'uan avait entendu Chang Sen réciter fréquemment ce *mantra*, il pouvait donc le dire mais seulement dans son cœur, car sa bouche ne voulait pas l'articuler !

Dès que ce *mantra* fut prononcé, boum ! un grondement retentit, et Chang Ch'uan sortit du coma. Désormais il prit refuge auprès de moi.

Le jour de sa prise de refuge, il me demanda :

– Vous êtes allé au royaume des morts pour me sauver ?

– Je ne sais pas, répondis-je.

– Pourquoi ne savez-vous pas ? Il est clair que c'était vous.

Je souris. Je composai un poème pour Chang Ch'uan :

La manifestation du corps se fit constamment dans
l'état du séjour des ténèbres.

La lumière partout répandue fit apparaître les
principes immuables.

Sur les vagues tempérées aux fleurs de pêcher, le
poisson pensa à ses œufs.

La miséricorde de l'absence de facteur conditionnant
secourut les gens qui eurent l'affinité prédestinée.

*

Quelqu'un me posa cette question : « Toutes les statues du Bouddha sont faites de terre, de pierre, de plastique, peinture, d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, ce sont toutes des imitations, pourquoi est-il nécessaire de les vénérer ? »

Ma réponse fut la suivante :

Le bouddha Sâkyamuni a dit que si les êtres vivants édifient un *sanghârâma* (bonzerie, monastère), façonnent ou dessinent le portrait du Bouddha, brûlent des encens, disséminent des fleurs, allument une lampe, marchent autour du *stûpa* à six et dix-huit heures, observent l'abstinence bouddhique et rendent un culte, toutes ces sortes de bienfaits permettent ainsi de réaliser la Voie du Bouddha.

Pourquoi toutes ces pratiques sont-elles considérées comme des bienfaits ? Parce que toutes ces actions sont en mesure d'appliquer l'esprit sur une seule pensée, et en raison de cette application de l'esprit, elles sont donc la pratique interne.

En ce qui concerne la pratique de la perfection, il faut supprimer les Trois Poisons (avidité, colère, ignorance) et purifier de temps à autre les Six Racines. Le corps et le cœur doivent être limpides et calmes, l'intérieur et l'extérieur nécessitent la propreté. Ce n'est pas une chose facile à effectuer et chaque individu ne peut pas comprendre d'emblée la théorie bouddhique extrêmement profonde.

Étant donné que la plupart des êtres vivants possèdent des facultés obtuses, une intelligence inférieure et ne peuvent comprendre la sagesse du Bouddha, il faut donc



se cultiver en commençant par l'application de l'esprit sur une seule pensée. Toute image bouddhique ressemble au visage authentique et au portrait merveilleux du Tathâgata, et tout temple à la Terre pure du Bouddha.

On comprend par là :

Prendre son propre corps pour fourneau.

Prendre le *dharma* pour feu.

Prendre la sagesse pour artisan habile.

Prendre les Six Pâramitâ pour figure.

Se purifier soi-même en devenant un vrai bouddha.

Après avoir profondément saisi le Vrai Bouddha, on peut seulement comprendre le soi-disant merveilleux corps matériel qui demeure constamment et définitive-ment.

C'est la raison pour laquelle j'estime qu'en tant que véritable pratiquant de la perfection, il faut s'exercer à la pratique externe, mais aussi à la pratique interne ; sinon, on se laissera facilement entraîner dans une mauvaise voie.

Un individu me posa une question : « Les images du Bouddha sont des fausses apparences, la pratique de la perfection est de cultiver la vérité en se servant des illusions. Mais, le brûlage des encens, la dissémination des fleurs, l'allumage d'une lampe, l'offrande du thé et des fruits, de quoi s'agit-il alors ? »

Ma réponse fut la suivante :

Bien que la statue du Bouddha ne soit pas réelle, l'idée de son utilisation consiste à appliquer l'esprit sur une seule pensée.

La signification des encens est de brûler toute fétidité, souillure, ignorance et mauvais *karma*, pour les supprimer complètement. Ce que l'on brûle est précisément l'encens du *dharma* droit et non conditionné.

Il y a cinq sortes d'encens, et chacun d'eux renferme une signification :

1. L'encens de précepte, c'est pour arrêter le mal et pratiquer la bienfaisance.
2. L'encens de méditation, c'est pour ne pas reculer le cœur de Tao.
3. L'encens de sagesse, c'est pour se purifier et contempler intérieurement.
4. L'encens de délivrance, c'est pour sortir de l'ignorance.
5. L'encens de compréhension libérée, c'est pour avoir la compréhension parfaite.

Quel est le sens du brûlage des encens profanes ? C'est pour accueillir le sens véritable du Tathâgata !

Parlons ensuite de la dissémination des fleurs. Il s'agit de propager continuellement le *dharma* droit, et que toute fleur de mérite accorde une surabondance aux êtres doués de sensibilité ; la dissémination caresse le tout, comme la nature de la Réalité suprême répand universellement la magnificence. Cette fleur de mérite est célébrée par le Bouddha !

Parlons aussi de l'offrande d'une lampe :

Prendre le corps comme pied de lampe,
Prendre le cœur comme mèche,
Prendre l'action comme combustible,



Prendre l'Éveil comme lumière de la lampe.

Ça s'appelle la lampe de l'Illumination parfaite, qui détruit l'ignorance, la stupidité et l'obscurité.

Je viens d'expliquer : la signification du brûlage des encens, de la dissémination des fleurs, de l'offrande d'une lampe, c'est-à-dire que lorsqu'un pratiquant de la perfection entreprend ces choses-là, il faut méditer de cette façon : l'encens, la fleur, la lampe... sont des choses bien ordinaires, mais, si on pénètre profondément dans le *dharma* du Bouddha, elles deviendront fort significatives.

En outre, l'offrande du thé et des fruits l'est aussi.

Je cite un exemple, on vénère l'image du Bouddha, celle devant laquelle on se prosterne est une apparence, mais si on applique l'esprit sur une seule pensée, on vénère le Bouddha comme s'il était là. La vénération est un respect, la prosternation est une soumission, voilà le fait que l'on honore la nature réelle et soumet l'ignorance, s'appelle de rendre un culte.

Si le cœur n'est pas mis à contribution, tout est faux.

Si le cœur est mis à contribution, tout devient réel.

Il ne s'agit que de ça !

Quelqu'un étant en doute me demanda :

– Les contemporains brûlent des papiers dorés. De quoi s'agit-il alors ?

Je répondis :

– L'absence de consignation dans les livres canoniques du bouddhisme.

– Le fait de brûler des papiers dorés n'est pas consigné dans les livres canoniques du bouddhisme, est-ce qu'il faut le supprimer ?

Je répondis :

– Tout le monde comprend que le brûlage des papiers dorés est bien évidemment artificiel. Pareillement, la statue du Bouddha est une apparence, les offrandes des encens, des fleurs, de la lampe, des fruits sont des actes apparents, mais aussi action du cœur. Évidemment, le brûlage des papiers dorés l'est également.

– Le bouddha vivant Lian-sheng approuve-t-il le brûlage des papiers dorés ou non ?

Je répondis :

– Si on ne brûle pas de papier doré et qu'on a le cœur paisible, on peut ne pas en brûler. Si on ne brûle pas de papier doré mais qu'on n'a pas le cœur paisible, on peut, bien entendu, en brûler.

– C'est...

J'expliquai :

– La tranquillité du cœur est la seule question !

Le dernier doute de la personne consistait en ceci : « Bouddha vivant Lian-sheng, Sheng-yen Lu, comment pouvez-vous laisser votre portrait auquel le genre humain rend un culte, tant que vous êtes encore en vie ? »

Ma réponse fut la suivante :

Les êtres vivants du temps actuel ne peuvent sonder cette affaire. Ils ont des doutes ici-bas sur la sagesse qui se désintéresse des choses de ce monde.



L'homme arrivé à l'Éveil n'a ni naissance ni mort. Bien que mon corps charnel existe, mon esprit a depuis longtemps atteint l'état de bouddha.

La nature de bouddha, l'Ultime Réalité, n'est pas d'une forme ordinaire, elle est absente de l'apparence. L'usage de mon portrait ne sert qu'à la recherche d'une correspondance avec le gourou-racine.

Pour dire sérieusement, ce portrait est aussi une image temporaire. Mon corps charnel subit également la décrépitude, ce portrait serait-il le « moi » ?

L'image de Padmakumara est un symbole de l'homme parvenu à l'Éveil. Ceux qui l'installent méditent ceci :

1. Penser sans fin au gourou-racine.
2. Se cultiver en observant les préceptes assidûment et continuellement.
3. Appliquer l'esprit sur une seule pensée, couper le mal et pratiquer la bienfaisance.
4. Comprendre le cœur, pénétrer la nature, réaliser l'Éveil et atteindre l'état de bouddha.



**Sauver un homme charitable de
la Roue de souffrance**

Li Te était un grand industriel et aussi un grand bienfaiteur. On mentionnait ses actes bienfaisants qui étaient connus de tous.

Il était l'exemple de l'homme de bien qui fait de bonnes œuvres. Il n'était jamais le dernier pour secourir par un don d'argent les gens infortunés.

Pour aider les pauvres et les personnes en difficulté, il suffisait qu'il en fût informé et il leur prêtait absolument secours. En ce qui concerne le don d'argent, de cercueils et de médicaments, la construction d'une école, l'attribution de bourses, l'établissement d'un orphelinat, l'édification d'une maison de retraite, le secours porté aux personnes handicapées, il ne prenait jamais de repos sous prétexte de fatigue. La construction d'un pont ou d'une route, c'était lui également.

La mort de ce bienfaiteur fut extrêmement affligeante et digne !

Un jour, un individu nommé Li Ying vint me rencontrer. Il écrivit le nom d'une personne et voulut que j'examine où elle se trouvait après sa mort.

Les deux mots inscrits sur un papier étaient impressionnants : « Li Te ».

Je l'interrogeai :

– Est-ce le grand bienfaiteur Li Te ?

Li Ying répondit :

– Oui. C'était mon père.

Je me dis : « Ce Li Te, je suis évidemment au courant, tout le monde le connaît. Il était le plus célèbre grand bienfaiteur de tout le pays, et même du monde entier. Un



tel homme de bien est certainement allé renaître dans l'un des cieux. Il est au paradis. C'est bien inutile de poser la question. »

Mais, je fermai tout de même les yeux et entrai dans le recueillement méditatif.

Soudain, je fus frappé d'étonnement et je n'osai même pas croire à ma réponse. Je tirai Li Ying de côté.

– Quel malheur ! Il est en enfer !

L'attitude de Li Ying était plutôt tranquille et il dit :

– Nous le savons.

– Comment le savez-vous ? demandai-je.

– Après le décès de mon père, ma mère a fréquemment senti sa présence à la maison. Ses mains étaient prises dans des cangues, des fers entravaient ses pieds et il portait des vêtements usés sur le corps. Il allait et venait dans le salon et réveillait souvent ma mère.

Li Ying continua :

– Au début, nous n'avons pas ajouté foi à la parole de notre mère en estimant que, notre père à peine parti, elle avait l'esprit confus, et qu'à force de s'en rappeler le jour elle en rêvait la nuit, en laissant vagabonder son imagination, une telle situation s'étant déjà vue.

Il expliqua encore :

– Plus tard, mes deux sœurs ont également rêvé de la situation mauvaise dans laquelle mon père se trouvait. Il semblait qu'on avait ordonné une confrontation avec des témoins. Elles voyaient ensuite qu'une personne rancunière avait tiré un sabre et voulait tuer mon père. Juste au moment critique, elles se sont réveillées. Ce qui est le plus

étrange, c'est que le rêve de mes deux sœurs était identique et avait eu lieu le même jour.

Ayant entendu cela, je ne dis rien, mais écrivis sur un papier blanc quelques mots : « Monsieur Li Te, un événement à l'âge de vingt-cinq ans. » Je le remis à Li Ying pour qu'une fois rentré à la maison, il puisse le montrer à sa mère.

Celle-ci le regarda, saisie d'une grande frayeur :

– Vite, va chercher Sheng-yen Lu !

– Pourquoi ?

– Cette personne possède un grand pouvoir, il pourra certainement sauver Li Te.

– À l'âge de vingt-cinq ans, que s'est-il passé ? demanda Li Ying.

À ce moment-là, la mère de Li Ying dévoila finalement d'une manière détaillée la cause et l'effet de cet événement.

Quand Li Te était jeune, il ne se surveillait pas. Dérisionnablement, il était tombé amoureux d'une jeune bonzesse. Celle-ci était tombée enceinte. Elle voulait renoncer à la vie religieuse et se marier avec lui. À cette époque, Li Te était épris de la mère de Li Ying, et tous les deux s'étaient déjà promis le mariage.

Li Te se trouvait embarrassé. Il dit à la bonzesse qu'il ne pourrait pas l'épouser. Dans un accès de colère, elle s'était suicidée : un cadavre et deux vies.

C'était cette affaire qui avait eu lieu à l'âge de vingt-cinq ans.

Cette inconduite correspond exactement à ce texte :



Elle est entrée en religion pour la pratique de la perfection, comment peut-on chercher le plaisir, conter fleurette, détruire son ascèse, ruiner son renom sans tenir compte de la pureté de la famille bouddhique ?

L'œil divin majestueux est comme l'éclair, il y a certainement une poursuite après la mort, les châtements du séjour des morts et les sanctions de l'enfer ne s'infligent pas à la légère, c'est véritablement la chute du corps dans un piège.



Li Ying vint à nouveau me chercher.

- Veuillez absolument sauver mon père !
- Pardonnez-moi de mon incapacité, dis-je sincèrement.
- Pourquoi ?
- La causalité, soupirai-je.
- Une cinquantaine d'années de bienfaits ne peuvent-elles expier le péché ? interrogea-t-il.
- Celui qui fleurit en premier fructifie en premier, celui qui fleurit après fructifie après, d'abord l'obtention première, ensuite l'acquisition seconde.
- Ma mère a dit qu'il fallait absolument faire appel à vous et que vous aviez certainement un pouvoir.
- Je...
- Vous êtes d'accord alors !
- C'est...

Li Ying me supplia incessamment, et, en fin de compte, je fus obligé de dire :

– Je vais essayer.

Je pratiquai la méditation dans une salle tantrique. Je fis mouvoir du vide primordial le souffle clair et le fis monter au Pont de Pie, descendre ensuite des étages à travers le palais de descente, passer la chambre de cinabre, entrer par déplacement dans le cœur et pénétrer dans la barrière qui est le point de convergence terminal, de là monter sur le faite étroit, le traverser et arriver à l’occiput de jade, le traverser et arriver au ciel.

Je vis le roi Yama et expliquai le service demandé par Li Ying.

Le roi Yama se mit à rire :

– Lian-sheng, vous venez encore dans l’autre monde pour intercéder !

– Non, je ne viens pas dans ce but-là ! dis-je, le visage empourpré et les oreilles écarlates.

– Ce n’est pas dans ce but-là, dans lequel alors ?

Je n’arrivai pas à répondre.

Le roi Yama articula :

– Le Ciel et la Terre sont impartiaux.

Je demandai :

– Comment est la situation actuelle de Li Te ?

Il répondit :

– Le bienfaiteur Li Te est arrivé ici il y a peu de temps, il a rencontré une personne rancunière, elle a tiré un sabre, l’a frappé et l’a tué. Donc, son ressentiment s’est dissipé et la causalité existante entre ces deux personnes est finie.



L'âme morte de Li Te s'est réveillé à nouveau et tous les Yama l'ont jugée. Bien que Li Te ait subi un assassinat, son cœur est resté placide. Il a dit lui-même : « C'est la sanction incitée par moi-même ; si une cause malfaisante n'existe pas, comment y aurait-il un mauvais effet ? » Il a imploré le pardon et la grâce de la personne rancunière, et a avoué en même temps son propre péché, en voulant dorénavant parfaire sa vertu et se cultiver dans la pratique de la perfection.

Le roi Yama vit le cœur de Li Te :

Son cœur était tout à fait en paix,
Son cœur répandait une lumière dorée,
Son cœur faisait apparaître une fleur de lotus,
Son cœur montrait la purification.

Tous les Yama furent pénétrés d'estime pour la pratique de la bienfaisance de Li Te.

Tout le monde vit qu'au sud-ouest une lune se suspendait au-dessus d'une montagne et qu'une lumière se transformait en un vieillard de cent ans qui conduisait l'âme de Li Te à monter au Ciel.

– Ah, Li Te est déjà allé au paradis ! m'exclamai-je.

– C'est exact, dit le roi Yama.

– Je suis venu pour rien alors !

Il réfuta :

– Vous n'êtes pas venu pour rien, c'est tout de même très bien de faire savoir au genre humain les causes et les effets de toute chose. Le véritable grand pratiquant de la perfection a le cœur de l'égalité, il est conscient que toute

rencontre est déterminée par la causalité, par la rétribution causale. Si on veut savoir la cause de cette vie présente, il s'agit de connaître ce qu'on a fait dans la vie antérieure. Si on veut savoir le fruit cueilli dans la vie prochaine, ce qu'on fait de cette vie présente sera la réponse. Ce n'est pas vous qui avez sauvé Li Te, ce n'est pas non plus les Yama qui l'ont délivré, mais c'est la pénitence qu'il a faite sincèrement et profondément.

Je me souviens d'un propos du bouddha Sâkyamuni :

Tous les êtres vivants reçoivent dix événements de bienfaisance, et dix autres de malfaisance. Quels sont ces dix événements ? Il y en a trois pour le corps, quatre pour la bouche et trois pour la pensée. Les trois événements pour le corps sont la tuerie, le vol et la débauche. Les quatre événements pour la bouche sont le double langage, les propos injurieux, les propos mensongers et les propos égrillards. Les trois événements pour la pensée sont la jalousie, la colère et l'ignorance. Tels sont les dix événements qui ne se conforment pas à la Voie sainte, et qui sont nommés les Dix Malfaisances. Si ces mauvaises actions s'arrêtent, ça s'appelle donc les Dix Bienfaisances.

Pour l'importance de la pénitence, le Bouddha dit :

L'homme commet toutes sortes de péchés et ne s'en repent pas ; si son esprit prend fin brusquement, il laisse les péchés se rendre dans le corps, comme l'eau rentre dans la mer en devenant graduellement profonde et vaste. Si l'homme commet une faute mais est conscient de son méfait, il se rectifie de la



malfaisance et pratique la bienfaisance, ses péchés s'anéantissent donc automatiquement, comme un malade qui transpire et qui se rétablit progressivement et complètement.

*

Après la montée au paradis de Li Te, quelques phénomènes prodigieux se produisirent dans sa famille.

Son épouse rêva de lui portant une robe céleste, illuminant et s'envolant çà et là dans l'espace.

Elle lui demanda où il se trouvait. Il répondit qu'il était au troisième ciel. Les êtres célestes du troisième ciel sont tous des bienfaiteurs, ils sont des maîtres célestes de bienfaisance.

Elle lui demanda s'il avait vu Sheng-yen Lu. Il répondit qu'il l'avait vu et que celui-ci enseignait le *sûtra* au troisième ciel.

Il disparut après avoir donné les réponses. Son épouse le trouva étrange.

Après le rêve, au petit matin, un autre événement merveilleux se produisit. Il y avait chez la famille Li un grand étang de lotus et un jardin, mais voilà qu'en une seule nuit toutes les fleurs de lotus, grandes et petites, de toutes couleurs, s'épanouirent complètement.

Toutes sortes de fleurs étaient cultivées dans le jardin. Ce qui était le plus curieux, ce fut que toutes les fleurs

s'ouvrirent au même moment : les couleurs étaient variées, multiples, d'une beauté extraordinaire, et le parfum des fleurs se répandait de tous côtés.

La dame Li estimait que c'était une chose de bon augure.

Plus surprenant encore : il y avait un figuier banyan dans le jardin de la maison de Li, toutes ses feuilles étaient mortes et le tronc montrait également un tel état desséché qu'on s'apprêtait à l'enlever et à l'abandonner. Mais voilà que des branches fraîches et des nouvelles feuilles reprenaient vie, refleurissaient avec prospérité.

Tout cela était prodigieux, c'était une chose inimaginable. La dame Li estimait que cela avait un rapport avec la montée au paradis de Li Te.

Le phénomène merveilleux manifesté dans le jardin de la maison de Li faisait qu'une centaine de personnes y portaient en même temps leur attention.

La dame Li apporta en personne chez moi de très nombreux gros et petits cadeaux emballés pour me remercier d'avoir sauvé Li Te et de l'avoir fait monter au Ciel.

J'agitai la main et dis :

– Ce n'était pas moi.

– Si ce n'était pas vous, qui alors ?

– Li Te lui-même, dis-je.

– Dans l'autre monde, comment pourrait-on être sauvé par soi-même ?

J'expliquai :



– Li Te était dès l’origine un homme de bon cœur, et dans l’autre monde, il s’est repenti de tout son cœur. Le péché provenait du cœur, il a donc regretté de tout son cœur. La nature propre de Li Te s’est purifiée, tout a été assaini, même sa grande nature, il est naturel que tous les obstacles provenant de ses mauvais *karma* se soient éliminés, et qu’il soit directement monté de l’autre monde au Ciel. Il existe effectivement un chemin y conduisant directement.

– Vraiment ?

– C’est vrai, répondis-je.

La dame Li continua :

– Et Li Te m’a dit dans mon rêve que vous aviez enseigné le *sûtra* et prêché le *dharma* bouddhique. Qu’est-ce qui s’est passé ?

– En êtes-vous sûr ?

– Explicitement et parfaitement.

– La prochaine fois, si vous rêvez de lui, demandez-le à lui un peu plus clairement ! dis-je en riant.

– Je laisse tout de même tous ces cadeaux ! dit l’épouse de Li Te.

– Je ne peux pas ; je n’ose pas toucher des honoraires immérités.

– Ils ont déjà été achetés.

– Je vais les transférer en votre nom dans un organisme de bienfaisance !



L'histoire de Li Te qui était monté au Ciel me fit éprouver une profonde affection. Li Te pratiqua la bienfaisance pendant cinquante ans, et parce qu'il avait enfreint dans sa jeunesse le précepte, à cause d'un tout petit désir charnel, il avait alors directement déchu en enfer et subit une sanction de causalité. Il en ressort que les calamités provoquées par l'idée du désir charnel sont beaucoup plus graves que n'importe quelle pensée. Les livres canoniques du bouddhisme nous disent que pour couper le désir charnel, il faut le séparer du fond du cœur ; il faut comprendre que la convoitise sexuelle est engendrée par la pensée.

Le désir est engendré par la pensée,
La pensée est conçue par la conscience,
Chacune des deux facultés se tranquillise,
C'est l'immatérialité et la non-action.

En général, l'affaire du désir charnel peut engendrer toutes sortes d'ennuis et de souffrances, et beaucoup de problèmes. Après l'apparition d'un désagrément, il peut aussi apparaître bien des soucis et des tracas. Et pas uniquement cela, des choses horribles peuvent également se manifester.

Dans le cas de Li Te, il y avait la convoitise charnelle d'une *bhiksuni*, et celle-ci était tombée enceinte et s'était



suicidée. Ce qui est exactement l'amour, la haine, l'affection et le ressentiment suscités par l'appétit sexuel.

J'exhorte souvent les gens à méditer ceci :

Le plaisir de la convoitise charnelle est fort transitoire,
La jouissance est aussi le vide,
Les Six Impuretés poursuivant les ombres sont toutes vides,
Seule la pureté est la grande joie,
Il n'y a pas d'ennui, l'aisance est constante,
Le souci, la tristesse, l'effroi ne sont que la conséquence d'un attachement au plaisir transitoire.

Le bouddha Sâkyamuni a recommandé aux *bhiksu* et *bhiksuni* de méditer obligatoirement que l'appétit charnel ressemble à la boue d'un marécage, et que, dès qu'on s'y enlise, on périt en s'y noyant, et qu'il est très difficile de s'en libérer.

Pour le pratiquant de la perfection, le plus important est de cultiver son cœur et de savoir que le plaisir du désir charnel est une petite jouissance, un fruit de souffrance, un ennui, une crainte et que son issue est d'ailleurs le vide dépourvu de tout. Ayant compris cela, on peut alors s'échapper de la souffrance de l'enlissement.



Annexe

TRUE BUDDHA FOUNDATION

17102 NE 40 th Court

Redmond, WA 98052

U. S. A.

Tél. : (425) 885-7573

Fax : (425) 883-2173

LAW OFFICE OF JENNIFER H.F. CHOU

13th Floor, N° 239, sec. 1, Fu-hsin S. Road,

TAIPEI 106, TAIWAN

Tél. : (886) 2-27008688

Fax : (886) 2-27051678

DADEN CULTURE CO., LTD.,

1F, N° 204, Fonghua Rd., Lujhu,

Taoyuan 338, TAIWAN

Tél. : (886) 3-3526847

Fax : (886) 3-3521165

Site : <http://www.e-daden.com>

E-mail : daden.culture@gmail.com

Sommaire

Préface de l'auteur	5
Le dieu de la rivière Tachia	5
Que la sensation de l'union est bonne !.....	11
Le souverain Âditya et le souverain Sôma.....	17
Moi qui m'habille en jean.....	23
Le bodhisattva Hsiangchi s'exprima ainsi.....	27
L'habileté prodigieuse.....	33
La belle fille d'une splendeur céleste et d'une beauté remarquable	39
Trois Immortels passèrent en volant au-dessus de ma tête.....	45
Chercher une bien-aimée	55
La tragédie du palais impérial.....	61
Le changement et l'immutabilité	71
Le bhiksu purifié	77
L'illumination du <i>Sûtra du Vrai Bouddha</i>	83
L'esprit puissant de la statue de Padmakumara se manifeste	97
Sauver un homme charitable de la Roue de souffrance	111
L'Exterminateur	125
Le cœur n'a pas d'entraves.....	137
La fonction du talisman	155
La légende du temple Lei Tsang Si	173
L'Enfer Tâpana (l'Enfer brûlant)	189
Le spectre au visage bleu	201
Padmakumara s'installe au sommet de la tête.....	211
Avancement d'une annonce.....	225
Appendice	235
Sûtra du Vrai Bouddha	237
Annexe.....	249

Cet ouvrage a été édité par Daden Culture
1F, N° 204, Fonghua Rd., Lujhu,
Taoyuan 338, TAIWAN, R.O.C.
Tél. : (886) 3-3526847
Fax : (886) 3-3521165
Site : <http://www.e-daden.com>
E-mail : daden.culture@gmail.com

Imprimé à Taiwan
Pottery Paper Products Lnc.
11F., No.123-3, Singde Rd., Sanchong City,
Taipei County 241, Taiwan R.O.C.
Tél. : (886) 2-85123080
Fax : (886) 2-85123090



Tous droits réservés pour tous pays.
Dépôt légal 3^e trimestre 2007

ISBN 978-986-7091-54-3